

## NOUVELLES INÉDITES DE L'EXIL

---

### Un rêve de Wazemmes

de

Nourredine Saadi

"Singe de Dieu  
Trêve à tes ruses"  
(Saint John Perse)

Un ciel de Flandres. Frais et bleu. D'un bleu éthéré, délavé par les fortes pluies de la veille. Il s'absorba tout en haut, au plus haut du pare-brise sur un amas de nuages frangés que le vent du Nord repoussait vers l'horizon comme pour dégager la route à sa vieille AMI 8. Les yeux perdus au loin il pensa, bien que cela n'avait aucune ressemblance, à la levée du soleil rouge au-dessus de la mer, là-bas. Et il essuya machinalement un imperceptible pleur, un flou de larme qui mouilla un instant le paysage. Il ne parvint que difficilement, au milieu de l'encombrement, dans les rues vides du Vieux-Lille et mit un long moment avant de garer la vieille guimbarde. Le marché de Wazemmes battait déjà son plein et il s'étonna qu'il y eut autant de monde de si bon matin. Sans doute, se dit-il, à cause de ce soleil naissant si rare pour la saison. A peine pénétré sur la grande place il fut frappé par l'affluence se pressant autour des étals. Mais il traversa rapidement les rangées. Tout ruisselait de couleurs, vibrait de cris, rythmait de musiques sirupeuses ou saccadées. Une indescriptible cohue de vie. Alignement de sacs d'épices envoûtantes en tertres d'ocres, en pyramides de camails; profusion de légumes aux peaux écarlates décorés de menthe, de basilic, de coriandre, de persil; guirlandes d'oignons tressés, d'ail rose, de poivrons rouges dansant au vent au-dessus de fruits

d'or; rangées de bocaux d'olives vertes, noires, violettes, de citrons confits, de câpres, de cornichons d'orient. Et tout autour, serpentant entre les allées, ainsi que des lucioles autour du feu, la foule sans cesse grossissante, gesticulant, se pressant —qui interpellant un commerçant, qui jaugeant une volaille, qui tripotant un fruit ou soupesant une pastèque à la chair ouverte. Il peina à se frayer un chemin. Forains, fripiers, fromagers, poissonniers, ambulants derrière leurs éventaires donnaient de la voix ( à celui dont la plus forte ou la plus agréable attirera l'attention!) haranguant le chaland, redoublant de blagues et mots d'esprit dans un mélange savoureux fusant en français, patois, wallon, polonais, arabe, berbère et chacun forçant sur un accent comme si tous devaient comprendre ici toutes les langues du monde emmêlées.

Il revenait ainsi chaque dimanche à Wazemmes dont il aimait prononcer le Oua comme pour Ouarzazate ou Djebel Ouach de son enfance. il retournait à ce marché, attiré, subjugué comme s'il y retrouvait un morceau d'Alger qui se serait envolé du souk de Djama'a Lihoud par un mystérieux voyage nocturne pour atterrir dans ce quartier de Lille. Mais ce jour-là il ne déambula pas, accrochant un rapide regard aux écheveaux de laine teinte, aux corbeilles de sparte débordant de henné, de poivre noir ou rouge, de couscous de froment noir, de raisin sec de Corinthe dont sa mère lui faisait chaque matin, lorsqu'il était enfant, manger un grain pour, prétendait-elle, cultiver sa mémoire d'écolier. (Mais dont il sut plus tard que ce n'était en vérité que pour le préparer à la virilité lorsqu'il prendra femme). Et il sourit tout seul en souvenir de l'anecdote caressant au passage de doux tissages pourpres, violins, argentés, jaunes d'or, verts, exubérant à l'excès. Il aimait qu'il n'y ait point ici d'infrangible vitrine : tout était offert à l'oeil comme à la main. Rien ne séparait le marchand du chaland et l'on pouvait toucher, soupeser, prendre, sentir, garder entre les mains, s'attarder, raconter une histoire sur le produit, l'objet, la denrée ou poursuivre en exhibant la sienne, en

rapportant la dernière blague ou l'événement tragique qui courait de bouche à oreille, là-bas au pays.

Il se pressa cependant car il attendait ce jour depuis tant. Sa première paye d'exil en poche il était venu acquérir ce tapis qu'il avait tant aimé lors de sa première visite. On aurait d'ailleurs dit qu'il lui était destiné car voilà un moment qu'il tournait et en retournait les faces, semblant fasciné par le tissage dont il avait du premier regard deviné l'origine des Nememchas à cause de ses bigarrures si singulières. L'oeil rusé du marchand le suivait à la dérobée, sourire imperturbable, sûr de son affaire tant il observait la convoitise du client. Mais lui n'avait aucun empressement à conclure trop rapidement. Ne s'embarrassant guère du regard intéressé il poursuivait son examen du tapis et on aurait dit qu'il l'auscultait à l'endroit puis à l'envers, humant l'âcre suint, brûlant un fil de laine (comme il avait vu son père le faire autrefois pour s'assurer de la matière) examinant de plus près le tissage retourné, calculant à l'une puis à l'autre des encoignures le nombre de points. Un fin amateur, on dirait. Détails qui n'échappaient pas au marchand, se faisant toute patience, ravi de le voir caresser les poils comme on le ferait à un corps aimé dans le plaisir. Il sentait cependant que la négociation serait rude car celui-ci lança soudain d'une voix assurée en le toisant : "Mille!". Le commerçant fit évidemment mine de s'étonner, protestant d'un rire charmeur : *"Tu exagères, y a Khay"*. Puis se faisant vite flatteur : *"Ah on voit bien que tu es connaisseur. Mais as-tu bien conscience de cette qualité? Touche, mais touche encore cette laine particulière de l'agnelet!"*. La riposte, préparée d'avance, fusa : *"Oui, bien sûr mais on voit bien qu'il y a de petits défauts... Là... regarde"*. Il croyait avoir ainsi marqué le point décisif dans le bras de fer mais le commerçant, excité à l'idée de le faire céder, avait déjà sa réplique comme s'il reprenait la phrase d'un souffleur imaginaire : *"Des défauts? Ah mon frère, tu as dû oublier nos traditions! Je sais bien, l'exil fait des ravages... Tu saurais sinon qu'il n'y a pas de meilleur tissage que celui qui laisse délibérément un*

*défaut de la main. C'est un acte de piété pour attester que seul Dieu est parfait".* Et pour donner force à son argument il dévida la litanie des noms de Dieu quand brusquement sa citation vola en éclats dans une assourdissante déflagration.

Lambeaux de chair. Rus de sang. Corps gisants. Cris. Effroi.

Dans le clair obscur d'une chambre d'hôpital à l'odeur javellisée, la tête enrubannée de pansements, le corps encorseté de bandages, les jambes plâtrées, les bras offerts aux seringues du perfusateur, il revivait (ou peut-être inventait-il dans son coma) ce jour de son départ forcé lorsqu'il lui a fallu prendre l'autocar pour l'aéroport et l'avion de l'exil. Il revivait la peur au ventre la frayeur de la lame sur la gorge que lui avait dessiné sa condamnation à mort par les islamistes. La route moutonnaire s'enfonçait dans la monotonie brûlante du sirocco et il revoyait encore, derrière la vitre teintée de l'autocar, les monts de l'Atlas chenus, brûlés au napalm comme l'ultime image qu'il avait gardée de la destruction du pays. Il se souvenait qu'à mesure qu'il avançait le voyage se faisait intérieur, les yeux pesants, le regard mouillé sur la lumière irisée au-dessus de la mer. Il se souvenait d'une allée de palmiers comme des cils sur le paysage et de ces restes de hure, sans doute abandonnés par les chacals, du piétinement de sangliers sur la terre battue, devenus maîtres des lieux depuis que les autorités avaient supprimé aux paysans les fusils de chasse. Il se souvenait de cette étrange scène au-dessus d'un mausolée chaulé. Un groupe de singes l'avait salué comme pour un ultime adieu. Des singes barbus. Des quadrumanes sautillant de branche en branche, comme pour poursuivre l'autocar, à travers de gigantesques ramures d'un olivier vif argent tandis que d'autres, insensibles aux vrombissements du véhicule (sans doute des femelles car elles épouillaient leurs petits) se prélassaient, indifférentes, sur la terrasse du mausolée. Sur le dôme du minaret, une insolite copulation simiesque : le mâle mordillait la guenon, brisé contre elle, flanc contre flanc,

haletant sans lâcher prise, bête hors d'haleine, ignorant les yeux chassieux des voyageurs hilares qui poursuivaient, bien après que l'autocar ait abandonné cette étrange scène au paysage, leurs commentaires grivois et leurs rires frustrés.

Brusquement le réveil sonna.

Il mit un moment à quitter son rêve.

Ses yeux s'ouvrirent sur le journal froissé au bas du lit qu'il avait la veille abandonné dans son sommeil.

VOIX DU NORD.

ARRESTATION D'ISLAMISTES A LILLE.

UN GROUPE DE PRÉSUMÉS TERRORISTES A ÉTÉ ARRETÉ CE MATIN A L'AUBE DANS LA BANLIEUE DE LILLE SELON DES INFORMATIONS RECUEILLIES AUPRES DU PROCUREUR CHARGÉ DE L'ENQUETE, ILS S'APPRETAIENT A COMMETTRE UN ATTENTAT A LA BONBONNE DE GAZ AU MARCHÉ DE WAZEMMES PARTICULIEREMENT FRÉQUENTÉ PAR LA COMMUNAUTÉ MAGHRÉBINE.

Douai, février 1996

## **Chansons**

de

Habib Tengour

Dans les chansons d'autrefois — Hasni possédait des piles de vieux enregistrements Pathé-Marconi, Dounia, Philips, La Voix de son Maître, etc., qu'il dénichait le dimanche aux puces de Montreuil —, on se désolait beaucoup et l'on pleurait systématiquement ceux qui émigraient en France. La traversée était considérée comme une aventure périlleuse, une rude épreuve, aussi mortelle que la liaison amoureuse. On n'attribuait au voyage aucune vertu édifiante; il n'avait pas ce pouvoir de métamorphoser avantageusement les traits du visage; ce n'était pas un remède miraculeux aux langueurs de l'âme. On le déconseillait vivement à tous les jeunes écervelés que tentait l'expérience. On décourageait constamment toute tentative de quitter le sol natal. Ce n'était que porte ouverte aux soucis, aux tracas, aux ennuis et aux déceptions pour qui l'entreprenait. Cela avait un nom aux connotations redoutables : l'exil. Le prononcer terrorisait et faisait mal. Il y avait des philtres spécialement préparés pour retenir au pays, ancre de miséricorde...

Tout départ équivalait à un décès parce que, disait la chanson, personne ne pouvait vivre longtemps loin des yeux qui le chérissaient. Le désir s'étirole dans l'absence et les rêves s'éteignent. Le sommeil de l'exilé était, les premiers temps, rempli de cauchemars...

La sirène du bateau était assimilée au cri déchirant de l'adieu que les pleureuses professionnelles lançaient en chœur à la levée du corps. Il y avait foule dans les ports pour accompagner ceux qui partaient. Les amis faisaient cercle autour d'eux, les

chahutaient gaiement pour se donner contenance. Les parents du passager ne disaient mot. Ils versaient de l'eau sur le quai en veillant soigneusement à ce qu'elle s'écoule jusqu'à la mer. C'était la maman qui était chargée d'accomplir le geste. Elle pouvait être remplacée par l'épouse ou la soeur, un enfant parfois; en aucun cas par un homme. Ils attendaient sous le soleil, immobiles dans une contemplation vaine, des heures interminables, que leur bien-aimé ne soit plus visible. La plupart du temps, ils ne bougeaient pas avant que le paquebot maudit n'ait franchi l'horizon.

L'accomplissement de la cérémonie, sans déploiements de foulards ni démonstrations de douleur exubérante, perpétuait le lien atavique qui allait insidieusement nouer l'âme malheureuse de celui qui s'arrachait aux siens. Le baquet d'eau douce écarte le mauvais oeil. Il effacera le sel de la mer et celui des larmes et, un jour, il ramènera à sa famille, sain et sauf, l'aventurier repent. La croyance, bien ancrée, ne protégeait pas contre les tourments de la séparation. Un feu ardent prompt à dévorer les entrailles.

Les motifs du départ importaient peu. Ils n'étaient jamais évoqués dans les rencontres. Il y en avait beaucoup. De toutes sortes. En faire étalage publiquement était un ressassement qui ne résolvait rien. La maison était vide. La vie n'avait aucun goût. C'était angoissant. Les sensations de nausée et d'étouffement causées par l'absence étaient diverses, toutes insupportables.

Un refrain populaire disait qu'il fallait taire les récriminations contre le destin et ne pas se languir outre mesure pour éviter l'amertume à l'exilé. Les gémissements n'étaient tolérés que dans les chansons. Il y en avait à profusion. On pouvait les chanter dans les moments d'abattement et de tristesse. La profonde nostalgie dont elles étaient tissées aidait à chasser la mélancolie; elles prévenaient contre l'égarement. Il était courant de s'en servir dans la conversation pour décrire son état. Elles constituaient un stock commun de formules percutantes appropriées aux tribulations de chacun. Beaucoup de chanteurs — ils avaient écumé les bars de Barbés et de Saint Michel et s'étaient accoutumés aux punaises des meublés du XV<sup>ème</sup> pour

se conformer à l'image du poète sans domicile et découvrir le secret dans l'errance —, reprenaient les plaintes sur les déportés de Calvi ou de Nouvelle-Calédonie et les adaptaient avec succès aux rythmes à la mode. Les disques quarante-cinq tours avaient bouleversé l'économie du chant. Il fallait se plier à des contraintes extérieures pour en transmettre la teneur. Les innovations n'étaient qu'un artifice pour occuper le marché et marquer sa présence. On se débrouillait pour ne pas disparaître. Les textes étaient de circonstance; ils comblaient les auditeurs qui les écoutaient gravement en dodelinant de la tête. Tout y était exprimé de façon exacte. Les mots étaient justes, sans prétention. la beauté n'y était pas recherchée pour produire des effets. Les poètes veillaient à rendre compte de l'état des choses sans trop céder à la confusion de l'heure. La parole d'autrefois, derrière l'ellipse ou la métaphore, avait du poids. Chaque terme avait sa charge. On ressentait la tension. Les gens s'y retrouvaient tout naturellement. L'évidente perpétuité du malheur aidait à la supporter...

Quand Hasni évoquait cette époque, sa voix vibrait. Il projetait d'écrire un livre, un roman dans lequel ce monde en détresse serait transfiguré. "Faire oeuvre, disait-il, rendre compte d'un temps révolu; en fixer la lumière et l'émotion; sinon, à quoi bon vivre! Le roman est la fiction exigée comme rançon de nos déboires." Il racontait que le témoignage était nécessaire pour justifier son passage sur terre et montrer à tout le monde qu'on n'a pas oublié les amis, qu'on a été là ensemble pour le meilleur et le pire, que rien ne se disperse inutilement dans le vent et la cendre. Un vieux pêcheur de Tigditt, organisateur de la première cellule du PPA à Mostaganem, lui aurait dit que se souvenir était une obligation religieuse et un acte militant. "Tu comprends pourquoi je n'ai pas de carte d'ancien moudjahid et ne participe à aucune commémoration officielle, disait-il." Si Djillali ressemblait à Orson Welles dans le rôle de Saül. Il le soupçonnait de cultiver cette ressemblance pour quelques élus qu'il entretenait longuement à la terrasse du *Marhaba*, le jeudi soir. Il regrettait



maintenant de ne pas l'avoir suffisamment interrogé sur l'époque de sa jeunesse.

Hasni fréquentait le *Gay-Lussac* où se retrouvaient d'anciens étudiants algériens de l'AEMNA installés à Paris. De nombreux arrivants se joignaient à eux avec de mauvaises nouvelles du pays. Hasni parlait constamment des difficultés techniques et psychologiques qu'il avait à surmonter pour construire la trame de son roman. Il répétait souvent que Mostaganem n'était pas Dublin...

Avec le temps, son projet s'estompa. Les récits autobiographiques, maintes fois ressassés au bar où les tournées de Kronenbourg se succédaient à bonne cadence, dissipèrent peu à peu la netteté du texte minutieusement élaboré dans sa tête.

ALGERIE LITTERATURE / ACTION

## L'exil de Aïssa

de

Amine Touati

*A toi, qui es ma France*

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?  
Dans son brillant exil mon coeur en a frémi.  
(Lamartine - *Milly ou la terre natale*)

- Rien n'avait encore commencé pour lui quand, soudain, il eut peur de la fin.
- Finir dans une île déserte, pour le seul acte — audacieux, qui en disconvient? d'avoir voulu lever le voile qui cachait la forme particulière de son coeur, c'était une idée abstraite.
- Une idée folle dont il ne comprenait plus très bien le motif qui avait pu la susciter. Un appel inconnu, émanant d'une sirène-fantôme?
- Motif impérieux, en tout cas, motif supérieur, producteur d'effets immédiats et, bien sûr, imprévus. Mais qui est admis en imminence comme devant faire partie de soi désormais.
- Exactement comme s'il n'avait attendu qu'elle toute sa vie durant, non pas vie d'un chien qui entreprendrait d'aboyer des discours sur une île désertée par le soleil et par les hommes, mais vie de rien, précisément.
- Une vie "tout court", si l'on veut — nous ne nous expliquerons pas sur la sensualité de ces mots : tout court.
- Rien qu'elle!
- Alors, est-il nécessaire d'ajouter qu'à sa frayeur subite (suivez moi, ne perdez pas le fil), à cette peur incompréhensible

de finir sans commencer, sans jamais avoir commencé, s'ajoute une sorte d'extase tout aussi déroutante?

- Et qu'à cette extase déroutante et un peu morbide (suivez, suivez, cela promet!) qu'éprouverait devant l'événement qui prend *enfin* sens, un homme qui, lui, n'avait pas disposé du temps nécessaire pour s'apercevoir combien il en était dépourvu (ou, du moins, combien il le fut, car jusque là, jusqu'à ce moment précis où il leva le voile — noir ou blanc où est la différence?— pour suivre le trait qui devait lui redessiner le chemin géographique de son prétendu royaume perdu, il n'était question de rien du tout), complètement dépourvu donc, jusqu'à l'instant précis où la fin d'un rien annonça le début d'un autre rien, vaste néant inapprivoisé dont la seule appréhension restituée à l'obscurité de notre si éphémère existence, un peu de son éclat paradoxal, disais-je (me suivez-vous toujours?) venait s'adjoindre un animal saugrenu que nous nommerons, simple commodité langagière, *désir*. Car pour le désir, il n'y a pas seulement les ailes iliaques que notre ami sentit brusquement lui pousser, tout lui arrivant à la fois et sans crier gare, mais les pattes aussi, les mille-pattes de l'abjecte bestiole...

- Bien étrange situation! Une île déserte, un royaume perdu, une sirène fantôme — ai-je dit qu'elle était langoureuse? — et peut-être un voile qui se lève d'un instant à l'autre; où cela peut-il bien mener?

- Nulle part, si l'on s'en tient à l'énoncé du problème.

- Situation aussi étrange cependant, c'est notre réponse définitive, que l'est l'individu lui-même. Il avait pour lui cette limpidité à toute épreuve dont sont pourvus les gens ordinaires; voilà qui suffira à nous le rendre apte à tant d'étrangetés. Nous devrions nous sentir, quant à nous, parfaitement disponibles à l'accompagner dans sa fumeuse aventure — quel beau mot de philosophie!—; l'aventure qui s'était saisie de son insignifiante destinée.

- Après tout, ne sommes-nous pas, à son triste exemple, la réplique quasi artistique d'une incongruité fatale que la mort, ce

rien du tout peuplé par notre innocence, viendra un jour nous annoncer, sans prévenir (d'où la brutalité) qu'elle a décidé, pour nous mais sans nous, de lui octroyer le seul sens qui vaille, celui de la fin? Après la fin des fins, il reste naturellement la légende de Noé, chacun de nous étant l'unique et l'irremplaçable.

- Chacun de lui aussi, qu'on se le dise. Hi, hi, hi...

Commençons maintenant.

Son nom, Aïssa, il en avait honte, comme du reste, c'est-à-dire dans la confusion. Tout petit déjà, il aimait organiser autour de son sentiment la honte du monde, la honte des vivants et la honte de vivre. Il ne connaissait ni l'océan qui rejoignait le ciel, ni le vent qui les faisait frémir. Il ne connaissait que la honte qu'il avait de lui et de sa terre natale. Un bateau vint le prendre.

- C'était le jour où il devint adulte...

Un bateau qui naviguait entre les vagues, dans l'océan trouble, comme une femme qui navigue entre les désirs incohérents d'un homme pour atteindre le secret de son destin, loin, très loin, sur une petite île déserte et peu ensoleillée. Par-dessus l'île, le ciel était souvent noir, nuageux; tout autour de l'île, des courants souterrains déployaient des pans entiers de la mer sur de gigantesques hauteurs; ombres terribles. Et la nuit, invariablement claire que l'on pouvait confondre avec le jour gris et obscur, quand le sourd roulement des vagues se mêlait aux sinistres hurlements du mistral, il arrivait que l'on entendît comme des gémissements...

Aïssa fut rapidement saisi de fascination pour ces gémissements, l'érotisme en lui palliant tous les mystères de la confusion.

- Erotisme autocentré!

Un appel à la jouissance, présageait-il. De sorte que, peu à peu, naquit l'habitude de se mettre à l'affût de ces gémissements et dans l'indescriptible tintamarre qui agitait l'île toute entière, il parvenait à si bien distinguer leur sonorité particulière qu'ils lui étaient devenus familiers, voire nécessaires. Le reste? c'étaient

les bruits du monde qui lui était hostile, et dont il avait honte au demeurant.

N'ayant jamais pris conscience que ces gémissements suspects, il les avait, comme nous tous, entendus et reconnus de tout temps, Aïssa conçut l'idée qu'une femme venait, spécialement à sa rencontre, visiter l'île chaque fois que la nuit tombait, ce qui équivalait ici au jour se levant.

- Une femme dans un bout de terre perdue, noyé dans l'océan trouble, alors qu'il n'avait pas su en rencontrer d'autre dans la cité surpeuplée de sa vie antérieure, était-ce bien raisonnable?

Non, il ne devenait pas fou. Il était tout simplement de cette sorte d'homme pour qui la femme, seule, possède la clef de tous leurs mystères.

Arpentant l'île dans tous les sens, entraîné par l'écho de sa propre voix, le voilà bientôt qui se mit à l'appeler lui-même de ce nom étrange :

“M'zambra! M'zambra!”

Ce fut le nom qu'il lui donna, à cette femme faite gémissements, parce que, nous l'aurons compris, il la voulait ainsi : m'zambra au possible. Mais alors que dans la nuit froide l'étreignait le vent du nord, à ses appels insistants, pathétiques, oppressants, ne répondait que la fureur océane redoublée.

- Et que disait l'océan?

Il disait lui aussi : “M'zambra! M'zambra!”, en allongeant le nom, modulant ses syllabes jusqu'à la dernière qu'il démultipliait ensuite selon un rythme accéléré. L'île était médusée.

Et la femme introuvable. Partout, c'est-à-dire toujours au même lieu central de lui-même (la taille de l'île étant si réduite, on en devenait mécaniquement le centre quel que soit l'endroit topographique où on se trouvait), Aïssa s'épuisait à la rechercher. Recherches vaines car accompagnées de l'idée que c'était elle qui le recherchait. Malentendu immémorial? Simple quête amoureuse au sens stupide qu'il s'agit de conférer aux termes. Mythologie archaïque, si l'on préfère, dont voici les subtilités du sens : *je suis né pour elle, parce qu'elle l'a voulu,*

*et ma vie n'est désir que par sa volonté — à elle... — et le bateau sur lequel j'ai embarqué pour cette île où elle m'attendait... et les éléments qui, tout autour de moi, se déchaînent lentement pour témoigner de ma passion... et notre rencontre prochaine qui s'accomplira comme une fin et un début etc.*

- Lorsque, particulièrement, l'on se sent tellement insignifiant que l'on en devient honteux et que l'amour subitement nous grise par sa saveur, n'est-ce pas ainsi qu'en général l'on explique la Vie?

La quête de Aïssa n'avait cependant pas de fin parce qu'il lui restait toujours l'espoir d'être satisfaite, ce qui n'était pas le cas de Aïssa lui-même. Imaginons un instant que M'zambra, telle que lui pouvait nous la décrire, se fut ainsi décidée à apparaître, vous conviendrez alors volontiers que nous n'aurions plus rien d'autre à nous dire. Plus rien, certes : nous serions déjà, à l'heure qu'il est, en train de regretter ce que nous avons pu dire.

C'était sans doute pour ce noble motif, noble et amical, que la cherchant partout, il ne la trouvait nulle part. Au lieu et place de M'zambra, Aïssa avait la surprise renouvelée de découvrir une multitude d'autres femmes, vierges effarouchées que leur imprudente innocence avait fait échouer au petit matin sur le rivage ensablé. Ah, comme il se jetait sur elle chaque fois qu'il en trouvait une, l'étreignant fougusement de peur qu'elle ne lui échappât, la caressant comme l'on caresserait sa propre mère n'était-ce quelque pudique retenue, puis la pénétrant et se pénétrant en elle, si loin, si profond, que par la grâce de cette pénétration, il parvenait enfin à ses ultimes retranchements...

- *Retranchements*, cet antre mythique pourvoyeur de douces illusions! *Retranchements*, ce répugnant repaire de ses démons où se love la mémoire indigne du néant, notre inhumanité!

Qu'elle fût toujours là, cadavre désarticulé par la peur qui s'en était emparée, gisant, déjà puant, sur la plage blanche, ou bien, récupéré par la vague lancinante, qu'elle se fût évanouie dans les entrailles de l'océan démonté, où poser la différence? La vierge

sirène n'est hélas que l'illusion de celui qui en manque. Un souvenir, tout au plus, au triste réveil de Aïssa. Mais attention, la seule histoire qui nous importe est celle d'un homme, au juste moment où, ne l'oublions donc pas, il est *brutalement* saisi par la stupeur de sa fin — plus l'extase, plus le désir, plus la quête et plus les illusions.

- Une fin qui n'est pas la sienne propre mais, à l'en croire, celle de tout!

Oui. De sirène en sirène, vierges violées par les sombres requins qui ratissent au large de notre amour pour la vie; de trou en trou, orifices mal ramonés, cumul d'urine et de merde, souillure de nos bons sentiments que seuls les exaltés savent regarder en face, Aïssa avait fini par transfigurer ses frustrations répétées en... déceptions cosmiques! Cette mise en perspective, un leurre en réalité et rien d'autre, est le propre des gens que la prétention de leur insignifiance rend notablement — devrais-je dire "démésurément"? — dangereux. Aïssa en fait partie, voilà tout. Il a cru comprendre, dans une synthèse d'intuitions résumant tous les aspects cachés de son non-être, la fin de quelque chose de plus grand.

- Et comme il n'avait pas ce génie précieux, et rare comme tout ce qui est précieux, de concevoir sa propre fin, il n'hésita pas à décréter la fin de ce qui le contient, lui, le minuscule insignifiant.

Voilà, voilà.

Dans le vaste ciel blanc, le soleil se mit à briller une fois. Aïssa s'imagina que les éléments retenaient leur souffle. Il se leva. Marcha. Eut l'idée de grimper sur un arbre pour mieux voir. Voir quoi? : Lascives et impubères, les femmes gisaient toujours là, au gré du regard. Béances informes que la mer dédaignait. Avec mépris.

"J'annonce la fin du monde!" hurla-t-il.

Sa voix manquait de terreur. En elle l'imposture était absente. L'île tremblait. Pas de doute. Pas plus de tradition non plus



cependant. Il nota le fait. Sa volonté se raffermir à l'idée que l'île tremblait.

“J'annonce un séisme!” dit-il cette fois.

A ces mots, l'océan frémit et du ciel, il se mit à pleuvoir. La pluie refroidit le soleil qui se renfrognait. Devint pâle. Disparut enfin derrière un amoncellement de noirceur. Aïssa craignit l'orage. Il eut alors peur. Il voulut descendre de l'arbre pour se réfugier dans quelque orifice pourri; n'importe lequel. A cet instant la terre trembla plus fort. Il dut s'accrocher violemment à une branche pour ne pas basculer. La branche se courba. Elle demeura solidement rattachée au tronc.

“Écoutez-moi tous, je vous en conjure, ma parole est oracle!” s'écria-t-il désespéré par le déchaînement qu'il lui sembla avoir contribué à réveiller. Par ces prophéties. Et qu'il tentait à présent de calmer par ces mêmes prophéties. Jeux dangereux d'où l'on sort rarement indemne. Il dit :

“Vous n'êtes qu'une infime probabilité dans l'infinie vastitude qui nous a engendrés, si vous saviez!”

Si vous saviez...

Il disait cela lorsque, surgi brutalement du fin fond de la terre, un rire énorme lui parvint, l'atteignant à l'endroit précis de la bouche — ce trou inélégant plus putride que tous les autres trous additionnés. Rire moqueur. Sarcasme. Humiliation.

Le vent, perfide à satiété, renouvelait l'implacable dérision, tournoyant autour de lui dans un mouvement désordonné que rythmait, par secousses saccadées, l'hilarité générale de l'île perdue dans son océan, l'emprisonnant dans un murmure insidieux :

“Eh, Aïssa! Tu te prends pour Sidna Nouh, ou quoi? Sais-tu, pauvre imbécile, qu'il n'y a rien de plus vain ni de plus ridicule, tout au moins à nos yeux, que cette indignation peureuse devant ta propre décomposition?”.

Le murmure devenait frénésie, enflant et affolant le vent qui répercutait dans toutes les directions la dénonciation dont Aïssa était la présente victime. De sorte que bientôt l'île, et l'océan qui

l'entourait, s'emballèrent furieusement dans un nouvel éclat de rire moqueur qui déchira le ciel. Et le visage, sublime mais effaré, de Dieu apparut. En personne.

Et Dieu dit :

“En voilà assez, Aïssa! Je te supplie de retourner chez toi et d'y attendre sagement que Lucifer ou Gabriel vienne te voir.”

- Était-ce bien Dieu qui avait parlé? Est-on bien sûr que c'était Lui?

*Non et non. En vérité, le ciel ne s'était déchiré d'aucun rire moqueur, mais simplement des éclairs habituels de l'orage; quant à Dieu, il demeure, merci pour nous, vierge de toute apparition.*

- Hi, hi, hi...

*Il s'agissait seulement de Aïssa, qui de fou-amoureux, devint fou-halluciné — et vous m'en direz tant!*

“Qui suis-je? Où est ma maison?” Deux questions essentielles qu'il se posa à l'occasion de cette folle hallucination.

- Deux différences?

Qu'importe! Faisons vite, maintenant. Comme il a commencé, ici s'achève le récit : sur rien.

Ou presque. Résumons : Aïssa se proclama Roi; quand d'innombrables sujets potentiels vinrent s'enquérir de son royaume, il prétendit qu'il lui avait été usurpé par des forces maléfiques. Il s'abstint néanmoins de révéler leur identité, arguant d'une enquête en cours et dont les conclusions devraient être consignées dans un énorme livre que seuls les initiés pourraient lire. (vite, vite). Aïssa prétendit également que sa présence solitaire sur une île déchue par l'océan, correspondait à un processus d'exil élaboré contre lui par ses ennemis.

- Exil? Processus?

Mystère! Il avait régné, disait-il, avant d'échouer dans ce sordide bout de terre qui se moquait de lui, sur un grand royaume peuplé d'imprévus et de possibilités. Ce royaume existe

encore, les forces du mal non identifiées y vivent elles-mêmes en prisonnières, à vrai dire; mais le chemin qui y mène, nul ne le connaît. Car, croyant s'en être emparées, les forces du mal ont détruit toutes les voies pour y accéder, sauf, paraît-il, une seule, qu'elles ignorent et que peut retrouver l'unique personne au monde qui vaille, la femme qui l'aime, lui Aïssa, d'un amour si désespéré qu'elle s'est faite sirène.

Venu sur cette île la délivrer de son inconsolable amour, telle serait plutôt l'explication du mystère de sa propre présence dans ces lieux indignes. Et dans le grand océan agité, il entendait parfaitement ses appels nocturnes que l'on eut pu confondre avec de banals gémissements. Et pour tout dire, sans érotisme de mauvais aloi, lui aussi était amoureux de cette sirène qui n'en finissait pas de languir sur sa triste solitude. Aïssa savait tout; il lui restait seulement à apprendre comment déchiffrer le sens que ces appels amoureux contenaient. Il savait que pour y parvenir, il lui fallait surmonter deux handicaps majeurs : neutraliser le diable qui, aux moindres gémissements de sa bien-aimée, organise un afflux généralisé de son sang vers des régions sans intérêts...

- Exil? Afflux?

... C'était le plus difficile. Le plus simple consistant à lever le voile noir qui recouvrait son coeur et l'empêchait de battre normalement.

- Ah, je comprends! Ne pas accéder à cette vérité étouffée dans sa propre poitrine, c'est s'interdire à tout jamais de retrouver le royaume perdu. Dîtes-moi si je me trompe.

Paris, janvier 1995

Journaliste, essayiste et romancier algérien, l'auteur a publié plusieurs textes, un essai et un roman, en Algérie. Sous le pseudonyme de Amine Touati, il a publié, en France où il réside depuis 1994, *Les islamistes à l'assaut du pouvoir* (Paris : L'Harmattan, 1995) et *Peurs et mensonges* (*Algérie Littérature/Action*, Paris, mai 1996).